

## Liberté

**L'oeuvre du crépuscule / Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*, édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000, 100 p.**

Patrick Lafontaine

---

Danses

Volume 43, numéro 4 (254), novembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lafontaine, P. (2001). L'oeuvre du crépuscule / Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*, édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000, 100 p.. *Liberté*, 43, (4), 191-195.

## L'œuvre du crépuscule

Patrick Lafontaine

Rose Ausländer, *Je compte les étoiles de mes mots*,  
édition bilingue, traduit de l'allemand par E. Verroul, Lau-  
sanne, L'Âge d'homme, coll. « Le rameau d'or », 2000,  
100 p.

L'œuvre du crépuscule ouvre une beauté mise en abyme, dévoilée dans ses clairs-obscur, où chaque silence se fait entendre comme une prière pour l'heure à venir. L'œuvre du crépuscule confond les souvenirs, les désirs et les craintes en une même croisée, et son éclat de lumière éteinte ne sait nous dire si le chemin, enfin, débute ou s'épuise. *Je compte les étoiles de mes mots*, recueil des derniers poèmes de Rose Ausländer traduit par Edmond Verroul, opère de même. Et bien que ces poèmes n'aient été dictés qu'en quelques heures au journaliste et chorégraphe Raymund Hogue par Rose Ausländer trois ans avant sa mort, ils contiennent la somme d'une œuvre, mais également la toute différence de sa nudité, qui nous révèle une sérénité nouvelle.

D'entrée de jeu, la poète évoque son désir d'écrire  
comme elle l'avait fait dans le passé :

Quand écrirai-je de nouveau  
Des poèmes

comme autrefois

Ce désir devient rapidement programme, puis lieu de  
dépassement, puisque les poèmes ici présentés s'élaborent  
entre autres autour des thématiques propres à Ausländer,  
soit la force de ses racines, le lien à ses ancêtres et à son  
verbe, mais aussi et surtout autour de la possibilité  
d'explorer de nouveaux modes de beauté et de lumière :

Bientôt  
viendra l'amie  
de bien loin  
parée d'un silencieux  
baiser de fleurs

J'aime  
ses jolis mots  
comme une  
parole divine

L'attente de la beauté, exprimée ici par une allégorie de  
la mort, tient justement d'un regard nouveau porté sur la  
vie et sur le langage, où s'inscrit un désir de saisir ce qui,  
du passé, pourrait ouvrir le chemin nouveau à emprunter.  
Ce chemin tient des sens et de la mémoire :

Cette fleur  
Est belle à l'œil

J'ignore  
son nom  
mais non son parfum  
qui me revivifie.

Il tient également, et surtout, du rêve :

Je suis  
la Reine de la nuit

Je dors le jour  
et chante mon rêve.

L'apparition du rêve ouvre la voie nouvelle sur laquelle s'engage Ausländer. Voie d'une vision hallucinée, qui semble mener directement au repos de l'être dans sa constitution d'un monde nouveau, mais aussi dans la possibilité qu'il ouvre à la poésie :

Au pays des contes merveilleux  
fleurit la poésie  
je la cherche  
le long d'un sentier enchanté  
qui me conduit

Le rêve transforme également le besoin d'une présence que ressent Rose Ausländer, dans la solitude de son âge, en différentes apparitions. Celles-ci prennent parfois forme depuis le souvenir, surtout de lieux dans ce cas (Rome, Florence, Costanza), mais, le plus souvent, elles se traduisent par des visions de ce qui l'attend au bout du chemin :

J'aspire à  
la lumière et l'amour  
mais personne ne vient  
je suis seule

Mon créateur dit  
bientôt tu voleras  
et tu verras  
un ange nu

C'est à partir de la confiance que lui inspirent ses projections que la poète entreprend sa marche poétique vers la lumière. Car, tout au long de son voyage dans ce *pays merveilleux*, chaque pas que pose Ausländer est un nouveau mot offert ; une prière qui définit patiemment l'intensité du *miracle* qui l'attend :

Rapproche-toi  
d'un souffle  
vers la lumière  
Ma sœur

Sois audacieuse  
et inapprochable

Le *miracle* impose ses exigences, tout comme la poésie, et Ausländer y répond d'une façon téméraire en avançant toujours vers cela qui l'attire et la nourrit et l'épuisera tout à la fois. Elle se trouve dans une position paradoxale, engagée sur ce chemin qui la mène à sa fin, mais toujours curieuse de connaître et les mots qui le jonchent comme des pierres, et les paysages que lui dresseront ses poèmes :

Chevreuil au bois  
Tu es ma sœur

Je suis ses traces  
Jusqu'à l'abîme  
qui m'attire

L'avancée de la poète, vers ce qu'elle nommera *repos*, procède donc d'abord du regard. Regard porté sur le passé, puis sur le rêve de l'avenir. Mais ce même regard, en fin de parcours, offre également des visions sombres où le rêve se mêle au souvenir, et où les balises fixées par la poésie tout à coup s'éclipsent et jettent de toute part une immense noirceur :

Mes pieds étrangers  
me portent  
en une gorge déserte  
Au-dessus de nous  
nagent les étoiles  
dans la mer maternelle  
Sous nos yeux  
se rompent des digues  
et nos rêves  
font naufrage

Cette noirceur n'est cependant pas apocalyptique, puisque le rêve inventé de la poésie se marie au rêve du souvenir, et le chemin défriché par la poète dans ce dernier recueil lui ouvre enfin la voie à la sérénité et à l'unité de son œuvre, rejoignant la *mer maternelle* qui a tant offert de mots-coquillages depuis ses premiers poèmes.

Le crépuscule auquel nous convoque *Je compte les étoiles de mes mots* s'offre comme une prière. Et la lumière qu'il fait naître éclaire le parcours d'une poète mais également la détermination et la force d'une vie qui tente, une torche claire à la main, d'illuminer le moment blafard où début et fin se confondent.